

PATRICK DECLERCK

**Démons  
me turlupinant**

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LE SANG NOUVEAU EST ARRIVÉ. L'HORREUR SDF, 2005 (Folio n° 4604, édition augmentée d'une postface inédite de l'auteur)

SOCRATE DANS LA NUIT, 2008 (Folio n° 4983)

### *Chez d'autres éditeurs*

LES NAUFRAGÉS. AVEC LES CLOCHARDS DE PARIS, coll. « Terre Humaine », *Plon*, 2001. Prix Essai France Télévisions, prix Livres et Droits de l'Homme de la ville de Nancy, prix Psyché 2002

ARTHUR, HIPPOPOTAME DE COURSE ET AUTRES HISTOIRES, *Plon Jeunesse*, 2004

GARANTI SANS MORALINE, *Flammarion*, 2004 (Folio n° 4820)

# DÉMONS ME TURLUPINANT



PATRICK DECLERCK

DÉMONS  
ME TURLUPINANT

*nrf*

GALLIMARD



*À la mémoire du docteur Michel Renard*





Cependant — je ne peux pas le nier —  
dans le pessimisme joyeux qui m'a tou-  
jours caractérisé, c'est parfois le premier  
des deux termes qui prend nettement le  
dessus.

SIGMUND FREUD à MAX EITINGON,  
9 mai 1919

The fault, dear Brutus, is not in our stars,  
But in ourselves, that we are underlings.

WILLIAM SHAKESPEARE,  
*Julius Caesar*



Ma grand-mère était folle. Hystérique. Elle s'évanouissait à volonté et pour un rien. Une contradiction. Une dispute. Le plus infime obstacle rencontré... Ou plus simplement par ennui. Ainsi, jeune fille, s'était-elle débarrassée une fois pour toutes des obligations religieuses en décrétant que l'encens des offices, on ne sait par quel tortueux et jusqu'alors inconnu processus étiopathologique, lui faisait immanquablement perdre connaissance. La vérité, plus prosaïque : il lui était insupportable de rester plus de quelques minutes sans parler. Elle était de ces femmes atroces qui *doivent* parler sans cesse. Pour décharger une excitation diffuse qui les dépasse. Pour apaiser leur sourde angoisse. Le vertige du soupçon de leur interne néant, de leur incommensurable vacuité...

N'empêche que l'affaire de l'encens comatogène était, somme toute, assez bien trouvée et la maladie mentale et physique, aussi incapacitante et douloureuse soit-elle, n'est pas exempte de périphériques satisfactions. Ces aménagements par lesquels la libido, cette furieuse et souterraine appétence du vivant pour le vivant, se

débrouille pour trouver encore comme elle peut, non pas tout à fait son compte mais au moins une partie de celui-ci. Bénéfices secondaires...

Ma grand-mère, cette désertion dominicale de la pompe ecclésiastique ne l'empêchait pas, tout au contraire, de vouer des adorations d'une superstition proprement anthropologique à des saintes de pacotille. Des saintes, je dis bien, car les capacités identificatoires des hystériques en général, et de ma grand-mère en particulier, étant limitées à l'immédiat horizon de leur égo-centrisme foncier, ces figures tutélaires, héroïnes de supermarché, étaient bien entendu toujours des femmes. Et de préférence d'origine populaire, réelle ou supposée, car ma grand-mère n'aimait pas, loin s'en fallait, les personnes qui « se donnaient des airs ». Si elle avait pu imaginer un être hybride un tiers Cosette, un tiers sœur Emmanuelle, un tiers péripatéticienne malgré elle (et par tragique mais incontournable obligation de nourrir son bébé), ce monstre, centaure femelle, eût dominé sa vie.

Aussi se dressait sur la penderie de sa chambre à coucher une statuette d'un pied de haut de la regrettée *petite* sainte Thérèse de Lisieux (l'autre Thérèse, la d'Ávila, ne lui inspirait aucune confiance. Poétesse. Et puis espagnole en plus. Autant dire presque nègre...). Une statuette phosphorescente (et au vu de l'état de la chimie des années 50, probablement cancérigène à souhait) qui, nappée d'un inexorable halo verdâtre, *regardait le lit*. Comment mon malheureux grand-père parvenait, dans ces conditions, à maintenir de temps en temps une timide érection reste pour moi tant un insondable mystère qu'un grandiose monument de chair à la gloire de la testostérone et de l'entêtement réunis.

Ma grand-mère, que j'appelais « Mémé », une désignation tellement entachée de commun et à ce point marquée de l'embarrassante vulgarité de mes origines qu'aujourd'hui encore, quarante ans après sa mort, je répugne à l'écrire... « Mémé » donc était, de plus, phobique des insectes, de ce qui volait, de ce qui rampait, de tout ce qui lui semblait maléfique et insaisissable. Et en particulier des crabes. Ce dernier animal, humble arthropode facilement pêché, comme nous allions passer tous les étés au bord de la mer, était pour moi l'occasion de terroriser la pauvre femme, et de la faire défaillir plus ou moins à volonté. Le souvenir de cet infantile sadisme s'accompagne-t-il aujourd'hui, chez moi, d'une quelconque trace de culpabilité? Honnêtement non. Ou à peine. Car enfin — nous sommes entre nous — parlons clair et soyons francs : de la parfaite hystérique à l'emmerdeuse chronique, et de l'emmerdeuse chronique à la mygale castratrice, il n'est que deux minuscules petits pas vite franchis...

Mémé eut deux fils... Héroïque Pépé décidément! Car enfin, on sait tous ce qui généralement arrive, une fois l'acte accompli, aux forcenés petits mâles qui se laissent aller à batifoler avec une mygale femelle : couic! Pas pour rien... Pas par hasard, croyez-moi, si j'ai toujours eu horreur des araignées...

Deux fils donc. Mon père, Roger, et son frère de deux ans son cadet, André, mon oncle. Même punition, même motif. Ce fut le même drame à chaque naissance : Mémé, outrée d'avoir mis au monde des fils aux petits phallus desquels elle vouait d'emblée une haine implacable, poussa de plus hauts cris après les accouchements que pendant, et refusa, ces présomptueux vers de terre,

de les voir et de les nourrir. Infects gnomes qui déjà, et de par leur seule et odieuse existence, insultaient la toute-puissance hallucinée de ce qui lui tenait lieu de féminité, en lui signifiant cette dérangement et cependant incontournable vérité : il est *deux* sexes.

Or Mémé, malgré tout le paroxysme de ses convulsives gesticulations, ne serait jamais, elle, *que* femme. Toute hystérique se tord ainsi de rage contre les limitations de son entrejambe qu'elle pense anatomiquement indéfini, quintessentielle béance, et honteuse passivité. L'hystérique finalement, c'est toujours une histoire sans queue ni tête...

Mémé était née des suites d'une malencontreuse glissade entre sa mère (veuve et mère déjà de deux autres enfants légitimes) et le gros bourgeois (digne, de droite, fortement bondieusard, et encore plus fortement marié et père de famille par ailleurs) chez qui elle faisait des ménages. Hmm... Mémé était bâtarde.

Bâtarde. Et durant soixante-seize ans, et jusqu'à son lit d'hôpital des derniers jours, elle s'est efforcée pauvrement de dérober au regard des autres ses papiers d'identité sur lesquels figurait l'irréfutable preuve de cette originelle flétrissure : « Née de père inconnu. » Et sa mère, mon arrière-grand-mère, tout à la confusion de sa propre dinguerie, inexplicablement, la baptisa Arsène. Prénom masculin qui ne fit rien pour asseoir la stabilité de cette jeune identité déjà *in utero* hypothéquée. Arsène... Mémé, évidemment, ne supportait pas ce prénom. Aussi refusait-elle de se faire appeler autrement que « Marcelle ». « Marcelle », soit un autre prénom porteur d'ambiguïté sexuelle... Ruse classique de l'inconscient et de la révolte névrotique, et donc, par définition, immature et vouée

toujours à l'échec : sous le contraire protestataire et bruyamment brandi, se cache, confortablement installé, le ricanant retour du même.

Oui, *que* femme ! Alors Mémé, rancunière sorcière, se vengea en travestissant ses deux garçons en petites filles jusqu'au jour où, excédé, leur père les emmena — à neuf ans — enfin chez le coiffeur pour qu'il coupe les cheveux qui leur descendaient presque jusqu'à la taille. Plus tard, André, pour tenter d'échapper enfin à la tyrannique emprise de sa mère, se réfugia dans la fréquentation assidue de dames de microscopique vertu, se fit mercenaire au Katanga, vécut une vie instable, souvent aux marges de la légalité, et mourut des suites de son alcoolisme à cinquante ans. Roger, mon père, quant à lui, pour oublier quelques instants les scènes familiales, et faisant bon usage des produits auxquels ses études scientifiques lui donnaient accès, allongé sur le marbre d'une paillasse de laboratoire, s'étourdissait souvent de vapeurs d'éther. Il se maria, dès qu'il le put. À vingt-trois ans, et toutes ses dents. Catholique et puceau. Vierge et martyr en quelque sorte... Plus tard, il fut analysé lui aussi, avec un relatif succès. Relatif, comme le sont tous les succès.

Et durant mes premières années, tout ce joyeux petit monde vivait ensemble, partageait une grande maison, et se disputait, avec une immuable périodicité, en criant d'un étage à l'autre. Tantôt c'était mon père qui, n'en pouvant plus, injuriait ma grand-mère avec ce chirurgical mépris dont il avait le secret. (Et que je lui sais profondément gré de m'avoir transmis, car c'est là un des traits les plus parfaitement odieux de mon caractère. C'est dire si j'y tiens...) Larmes, hululements, lamen-

tations, désespoir général, et toute la digne retenue d'un enterrement palestinien... Tantôt c'était la police qui venait perquisitionner pour trouver le revolver qu'avait, en sous-main, récemment acheté mon oncle (espègle Tonton!) à un copain de bistro et d'un soir. Lequel revolver avait préalablement servi dans un ou deux petits meurtres. Re-cris. Re-déchirements. Re-belote...

Mémé était la personnalité dominante, l'épicentre pourri de cette maison de fous, de ce bateau chroniquement ivre. Mon père en était devenu quasi grabataire, presque incapable de travailler, gravement dépressif, et — hystérie encore, hystérie toujours — perclus de souffrances qui le tordaient de douleur.

Je contemplais ce désordre de loin, et comme emmuré dans un silence interne. Les enfants ne disposent que de peu d'espace psychique où peuvent s'étaler et se travailler les représentations. Ils n'ont que peu de mots. Et donc peu de pensées possibles. De pensées véritables, c'est-à-dire explicites, élaborées, et conscientes d'elles-mêmes. En revanche, ils sont infiniment plus que les adultes — et pour cause, car justement les mots ne leur font ni défense ni bouclier — en proie aux impressions diffuses, aux pouvoirs occultes des non-dits, à l'intrusive effraction des ambiances malsaines et des projections de la folie des autres.

Le petit de l'homme naît immature et, en un sens, toujours prématurément. Il naît absolument dépendant pour sa survie la plus immédiate : chaleur, nourriture, protection. Immaturité physiologique, immaturité psychique. Dépendance physiologique et symbiose psychique. Cette dernière fait que son identité propre, son intégrité mentale n'émergeront que difficilement. Il



mettra, le petit homme, des années à se différencier lentement. Dans son enfance, c'est au travers de la sensibilité et des fantasmes de l'inconscient plus ou moins sain, plus ou moins altéré, des adultes qui l'entourent qu'il sentira, percevra, se fera une idée de lui-même et des choses. Le monde auquel l'enfant s'éveille lui est toujours ainsi déjà pré-représenté, pré-interprété, pré-fabrique. Il lui faudra surmonter enfance et adolescence, si toutefois il y arrive un jour, pour émerger de cette gangue et se forger, en tâtonnant, son propre jugement.

La plupart n'y parviennent jamais. Et boitent cahin-caha jusqu'à la mort, esclaves d'eux-mêmes et des autres, approximatives excroissances de fantasmes parentaux, inconscients des enjeux et du temps qui passe. Un peu bétail. Un brin clanculs. Polypes...

Quant à moi, faute de pouvoir me représenter le réel clairement, je tentais comme je pouvais de soulager un peu la misère ambiante en faisant rire. Au regard du monde, j'opposai très tôt le masque que j'espérais acceptable d'un enfant-pitre. Mais derrière mes grimaces, j'étais une lucidité effarée et un regard froid. Clown triste, je le suis toujours... Je ne vois d'ailleurs pas qu'être d'autre... Comment être autre...

Un homme, au milieu de ce naufrage au ralenti, m'impressionnait. Il s'appelait Charles Fontaine-Vincent. Neuropsychiatre de la vieille école et psychanalyste des premiers temps, il était le médecin de ma grand-mère. Et notre médecin de famille. Quelle famille! Le docteur Fontaine était né avant 1900. Non pas au siècle dernier donc. Mais — peut-on encore se représenter une telle chose? — à la fin de l'avant-dernier siècle... Vers 1955, époque d'où datent mes premiers souvenirs de

lui, j'avais deux ans. Lui avait à peu près l'âge qui est le mien aujourd'hui. Il me semblait antique.

Les cheveux peignés en arrière et laissés longs sur la nuque, il était exactement coiffé comme l'était feu Charcot. Une reproduction du célèbre tableau de Brouillet, *La leçon clinique du Dr Charcot*, pendait d'ailleurs au mur de son cabinet. On y voit le Maître présentant à un amphithéâtre fasciné une malade hystérique soutenue à bout de bras par Babinski. La patiente est une femme jeune. Le haut du corps renversé, sa longue chevelure en désordre, la blouse largement défaits sur ses épaules, sa posture tient à la fois de l'évanouissement et du ravissement de l'orgasme. Pâmée, elle s'abandonne. Elle a de beaux seins sûrement. C'est toujours ça... Cette reproduction, Freud possédait exactement la même.

Ainsi se tisse la trame obscure et souterraine des filiations latérales et de substitution. Ainsi se construit l'histoire mythique de soi-même. La génétique — ce que la foule, dans l'ivresse mégalomane du mouvement qui la conduit à se reproduire elle-même sans fin, nomme « le sang » — heureusement n'est pas tout. Il est ainsi des familles biologiques et des familles adoptées. Des transmissions navrantes et des transmissions nobles. Des destins forcés et des destins choisis. Et bien téméraire celui qui soutiendra la plus grande réalité des uns sur les autres... Le possible identificatoire reste, et même jusqu'à la fin, toujours peu ou prou multiple. Hamlet le savait bien, lui qui ne vécut jamais qu'in extremis : *The readiness is all...* Être prêt, voilà l'affaire. Prompt à choisir. À saisir. Prêt toujours à se vouloir. Prêt même jusqu'à en mourir... Mais encore faut-il en être capable... Là est le hic, le distingo. Là se niche la muette frontière

entre le normal et le pathologique. *The readiness is all...* Mais encore faut-il pouvoir. Encore faut-il pouvoir...

Enfant, un peu délaissé lors du paroxysme des crises des uns et des autres, j'avais tout loisir d'observer le docteur Fontaine lorsqu'il venait en urgence à la maison, généralement mal peigné et habillé avec la plus anarchique négligence — col de chemise élimé, pantalon troué, veste aux coudes usés jusqu'à la trame —, calmer Mémé ou soulager Papa de ses douleurs en lui administrant une piqûre de morphine.

Je devinais aussi qu'il m'observait et je pensais qu'il ne m'aimait pas beaucoup. Il m'avoua trente ans plus tard, alors que j'étais moi-même en analyse, qu'à l'époque il s'inquiétait gravement pour moi. Et craignait, devant ce quotidien difficilement soutenable, que je ne me réfugie dans un ailleurs trop lointain, et ne devienne schizophrène...

Question : se dédoubler dans le vrai/faux « je » de tout écrit autobiographique, encrypté ou non, est-il le signe d'une schizophrénie réussie? Ou un chouïa ratée tout de même?...

Je ne l'ai jamais vu, Fontaine, se départir de son calme, d'une sorte de compétente bonhomie empreinte pourtant d'une fermeté sans appel. Il parlait, plaisantait un peu, puis se faisait soudainement précis et posait le geste technique idoine. Un peu cabotin. Un rien thau-maturge. C'était l'homme de l'art. Et, à mes yeux, l'homme de l'ordre. Du vrai ordre. Pas celui de la police, ou de la société, ou des oripeaux de la normalité aliénante. Non, mais de l'ordre bon. L'unique : celui de la sereine et immuable raison. Celui du Logos.

En ces moments, il m'apparaissait comme Moïse

séparant la mer Rouge... Moïse, le *père* d'un peuple. Et la mer/mère proprement scindée, pliée à la volonté phallique, et remise à sa juste place. Et dans cette fente...

Car rien de grand, rien jamais de complet, sans une fente *aussi* quelque part... Phallus et vagin, pénétrant et pénétré, masculin et féminin, il faut les deux, non pas identiques, encore moins « égaux » comme le souhaiteraient tellement les braves gens, mais au contraire précisément inégaux et justement non identiques, c'est-à-dire *différenciés*. Différents, mais bien deux! Et vive — foutre! — la différence!

Et dans cette fente donc, un peuple s'engouffre et échappe ainsi aux meutes assassines qui le poursuivent. Et puis, les Juifs passés, les Juifs sauvés, voici que la mer se referme sur les hordes égyptiennes. Guerriers, suivants, cavaliers, fantassins, chevaux, chariots, tous, tout annihilé dans le chaos mortel des flots furieux. Des flots de la mer *rouge*. Rouge — tiens! — comme le sang corrompu des menstrues. Quel pince-sans-rire décidément que ce Yahvé!...

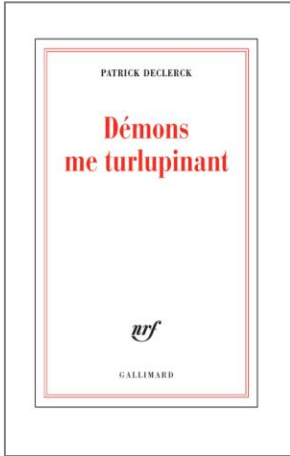
Je veux être cet homme-là, me suis-je dit à deux ans. Je veux être Fontaine. Je veux, moi aussi, faire mon petit Moïse et commander au désordre de l'eau mouvante et des passions tyranniques et débridées. Je veux pouvoir séparer. Je veux savoir distinguer. Il y allait là, sentais-je d'instinct, de rien de moins que de ma survie.

Et voilà, en somme, pourquoi plus tard, bien plus tard, je suis devenu psychanalyste. Pour ne pas me perdre — corps peut-être, âme certainement — dans un naufrage de déraison. Pour ne pas devenir fou? Pas exactement. Mais en tout cas pour que se fasse au moins un peu silence à l'intérieur de moi-même. Et que dans

*Composition CMB Graphic  
Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, mars 2012.  
Dépôt légal : mars 2012.  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-012829-7 / Imprimé en France.

**172737**



# Démon me turlupinant Patrick Decker

Cette édition électronique du livre  
*Démon me turlupinant* de Patrick Decker  
a été réalisée le 03 avril 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070128297 - Numéro d'édition : 172737).

Code Sodis : N52326 - ISBN : 9782072467837  
Numéro d'édition : 241728.